

Québec français



Le patient anglais : un succès prévisible

Christiane Lahaie

Number 107, Fall 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/56410ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lahaie, C. (1997). Review of [*Le patient anglais : un succès prévisible*]. *Québec français*, (107), 102–103.



CINÉMA

CHRISTIANE LAHAIE *

Le patient anglais

Un succès prévisible

Il y a de ces films qui exhibent une telle beauté, une telle grâce, qui bénéficient d'une telle qualité d'image, de production, d'interprétation, que l'on sait tout de suite qu'ils seront couverts de prix et d'honneurs de toutes sortes. *Le patient anglais* du réalisateur britannique Anthony Minghella fait partie de ceux-là, car il a remporté, entre autres, l'Oscar du meilleur film tourné en 1996. Mais ce succès, cette magie, sont-ils le fruit d'une combinaison de talents particulièrement heureuse ou le produit d'une machine cinématographique rodée à la perfection ?

Adapté d'un roman, également primé, de Michael Ondaatje (*L'homme flambé*, rebaptisé *Le patient anglais*), ce long métrage de deux heures trente raconte deux intrigues, situées à deux époques plus ou moins lointaines et qui s'enchevêtrent constamment tout au long du film. Au présent d'abord, Hana (Juliette Binoche), une jeune infirmière éprouvée par la guerre mais qui s'accroche à la vie, s'isole dans un monastère abandonné d'Italie pour y soigner un mystérieux patient, le comte Laszlo de Almasy (Ralph Fiennes), brûlé et désormais défiguré à la suite de l'écrasement de son avion. Les rejoignent bientôt David Carravagio (Willem Dafoe), un espion qui a été torturé et

mutilé, de même que plusieurs membres du détachement de l'armée auquel était liée Hana, ceux-ci ayant pour mission de nettoyer la région des traces de la guerre. Plus tard, Hana vit une brève aventure avec Kip (Naveen Andrews), un sikh sensible et courageux, qui se spécialise dans les opérations de déminage.

Parallèlement à cela, une série de flash-back ramène le spectateur quelque temps en arrière, soit un peu avant le début de la guerre, alors que le comte Almasy rencontre Katharine Clifton (Kristin Scott Thomas), une femme mariée dont il s'éprend irrémédiablement. Ensemble, ils vivent une idylle aussi déchirante que belle, jusqu'au jour où le mari jaloux se suicide en faisant en sorte

que son avion s'écrase sur son rival. Mais l'entreprise échoue : le mari meurt et blesse gravement Katharine qui se trouvait à bord, à ses côtés. Forcé d'abandonner celle qu'il aime dans une grotte, en plein désert, Almasy tente d'aller chercher du secours. Hélas, il ne peut revenir à temps. C'est en ramenant le corps de Katharine que son aéronef est abattu...

Lorsque survient la fin de la guerre, Hana rend un dernier service au comte Almasy, le « patient anglais » amnésique et qui a finalement recouvré la mémoire, en lui injectant une dose mortelle de morphine. Blessée, mais amoureuse de la vie, Hana quitte le monastère, car David est revenu la chercher, pendant que Kip poursuit sa mission.

On le voit à la complexité de son intrigue, *Le patient anglais* constitue davantage une fresque qu'un film d'amour ou d'aventures. Il a pour toile de fond l'Europe et l'Afrique, il met en scène des personnages de nationalités diverses, dont des Canadiens de multiples origines, et parle de la guerre de 1939-45, un sujet apparemment inépuisable. Mais c'est encore et toujours l'amour qui reste le principal enjeu de ce film somme toute hollywoodien, car il s'agit d'un amour passionné, impossible, en proie à l'envie, à la mesquinerie, à la violence des hommes. Or l'amour coûte cher : il exige du renoncement, il implique de la souffrance. Mais tout cela n'est rien en comparaison des joies qu'il peut procurer. Et quand le sacrifice ultime survient, que la mort sépare les amants ou rend leur relation intenable, ne restent que les souvenirs, les fantômes, et la force de continuer malgré tout.

Oserais-je suggérer qu'il se dégage du *Patient anglais* quelques relents d'une vieille recette éprouvée ? Oserais-je prétendre qu'au fond, ce film, pourtant britannique, obéit aux nombreux préceptes de la cinématographie à l'américaine, au cœur de laquelle tout est soumis aux saintes lois d'une narration qui ne laisse aucun répit au spectateur, où l'on vise l'identification de ce dernier au drame de personnages plus grands que nature, et où l'émotion, violons inclus, menace de poindre à tout moment ? Eh bien, oui, j'ose. Tant de soin à cadrer un regard éperdu, tant de méticulosité à capter la lumière sur une épaule nue, tant de virtuosité à filmer des dunes de sable comme s'il s'agissait de gigantesques corps lovés au creux de la terre ne peuvent que le prouver. Mais qu'on me comprenne bien ; je n'ai rien contre le travail bien fait ! Je ne fais que constater une chose : Hollywood semble avoir gravé ses lois dans la pierre et bénis soient ceux qui en observent les fondements.

Avouons toutefois que *Le patient anglais* affiche un certain contenu canadien (la contribution d'Ondaatje, sans doute) : contrairement à ces films où le *melting pot* de nos voisins du Sud s'incarne dans des ethnies désormais gagnées au rêve américain, le film de Minghella suggère que chacun (je pense à Kip, le soldat sikh, par exemple) a le droit de conserver son identité et, à la limite, se doit de le faire. Le thème fondamental de cette œuvre complexe n'est-il pas finalement l'identité ? David ne cache-t-il pas la sienne ? Le comte Almasy n'a-t-il pas oublié mo-

mentanément qui il était ? Katharine ne joue-t-elle pas un double jeu en se posant en femme émancipée qui, en bout de course, refuse de quitter son mari ? Et Hana ne dissimule-t-elle pas sa force derrière une image de grande fragilité ? Et que dire de Kip, cet homme dont l'apparent sang-froid masque une sensualité et une émotivité extrêmes ?

Ainsi Minghella n'a pas pu résister à la tentation du présent, à la pression du milieu, aux sujets, et surtout aux traitements, à la mode. De la tolérance à l'égard de la sexualité sous toutes ses formes, en passant par la citoyenneté mondiale, jusqu'au droit à l'euthanasie, le réalisateur est de toutes les causes, sans en mener une seule à terme. Le jeune bédouin homosexuel provoque un accident, David perd des doigts pour avoir servi sa patrie en espionnant, Almasy et Katharine meurent d'avoir trop aimé, pendant qu'Hana et Kip se séparent, l'amour interracial demeurant tabou. En y regardant de plus près, je serais presque tentée de dire (osons jusqu'au bout !) que, sous des dehors progressistes, *Le patient anglais* est un film subtilement moralisateur. Et c'est là qu'il est tout à fait américain.

Je m'en voudrais, toutefois, de ne pas insister sur les mérites de ce film, sur la poésie de son dialogue, sur les nombreux fondus analogiques qui le parsèment et qui en font une œuvre construite et prenante. Je songe, entre autres, au chemin lumineux que Kip, après avoir allumé des feux dans une série de coquillages, dresse devant Hana pour l'inviter à reprendre goût à la vie et à l'amour. Je songe aussi aux aquarelles que Katharine peint en s'inspirant de la grotte de Zerkura et qu'elle remet, comme une invitation, à un Almasy hautain et distant, mais tout simplement terrorisé par la force de son désir. En outre, je soulignerais ce passage au cours duquel Hana reconstruit les marches du monastère bombardé à l'aide de livres, comme si ces derniers constituaient les derniers vestiges fiabiles d'une civilisation en déroute, et cet autre, où la jeune femme joue à cloche-pied, en signe d'une innocence encore possible. Je mentionnerais, en-

fin, la performance remarquable de tous les comédiens, Juliette Binoche en tête.

Faut-il voir *Le patient anglais* ? Bien sûr, malgré tout ce qu'il peut comporter de convenu et de prévisible. Ne serait-ce que pour constater à quel point la machine hollywoodienne exerce toujours une influence prégnante. Il faut beaucoup de calcul pour que les rêves s'emboîtent parfaitement les uns dans les autres, telles les pièces d'un casse-tête. Il est tentant de choisir un tableau bien exécuté, plutôt que de miser sur la spontanéité ou le hasard. Voilà, il manque précisément au film de Minghella cette fraîcheur que l'on retrouve parfois dans des films moins ambitieux, moins coûteux et moins longs...

* Université de Sherbrooke

** Merci à la direction du Cinéma *Le Clap* pour sa constante collaboration.



Hana dissimule-t-elle sa force derrière une image de grande fragilité ?